



HAL
open science

**Compte-rendu de lecture. La Langue des émotions -
XVIe-XVIIIe siècle, Véronique Ferrer et Catherine
Ramon (éd.), Paris, Garnier, 2017, 416 p.**

Julie Sorba

► **To cite this version:**

Julie Sorba. Compte-rendu de lecture. La Langue des émotions - XVIe-XVIIIe siècle, Véronique Ferrer et Catherine Ramon (éd.), Paris, Garnier, 2017, 416 p.. Le Français préclassique (1500-1650), 2018, pp.170-176. hal-01963166

HAL Id: hal-01963166

<https://hal.science/hal-01963166>

Submitted on 4 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Langue des émotions - XVI^e-XVIII^e siècle, Véronique Ferrer et Catherine Ramon, Paris, Garnier, 2017, 416 p.

Coordonné par Véronique Ferrer et Catherine Ramon, le volume intitulé *La langue des émotions - XVI^e-XVIII^e siècle* regroupe 19 contributions étudiant « la langue des émotions » dans une perspective historique et diachronique. L'objectif visé est de repenser le rôle des émotions dans le processus de création artistique et d'appréhension de l'œuvre. Même si, dans l'introduction, les coordonnatrices reconnaissent volontiers l'anachronisme du terme *émotion* pour les époques traitées ici, elles font le choix de le conserver en justifiant leur démarche par l'apport récent des sciences humaines auxquelles on doit d'« avoir historicisé et socialisé les émotions en inscrivant la vie affective dans un contexte culturel dont elle dépend étroitement » (p. 9). Et de fait, la lecture des différentes contributions permet de constater à quel point les spéculations théoriques et les réalisations pratiques ont pu varier du XVI^e au XVIII^e siècle.

En effet, dans le cadre contraint des conventions rhétoriques, les poètes de la Renaissance amorcent néanmoins une libération de l'expression de l'émotion pour renouveler leur art. À la période classique, dans un cadre exigeant un comportement tout en retenue et en pudeur, les émotions sont exprimées avec sobriété. C'est au XVIII^e siècle qu'intervient un renversement majeur lorsque « la représentation du sujet ému [...] l'emporte sur la dignité du sujet classique » (p. 15-16). Cette nouvelle orientation esthétique est sans doute corrélée à la modification sociale qui affaiblit la société de cour et voit la « montée en puissance d'une société bourgeoise fondée sur les relations familiales où l'expression de la sensibilité prend une intensité nouvelle » (p. 16).

La répartition des contributions en quatre parties permet d'envisager les émotions sous plusieurs angles. La première partie met en lumière les théories qui permettent de saisir comment la langue des émotions a pu être pensée et s'est éloignée de la rhétorique ; la deuxième partie s'intéresse aux émotions spirituelles et à l'esthétique littéraire de leur expression dans le contexte chrétien ; la troisième partie étudie le rapport entre émotions et littérature dans la poésie, le roman et le théâtre ; la quatrième partie clôt ce panorama par une incursion dans les écrits factuels. De manière générale, on regrettera, dans certaines contributions, le flottement sémantique concernant l'emploi parfois indifférencié de « langue des émotions » et « langage des émotions ».

Partie 1 : La théorie des émotions entre rhétorique et langue naturelle

Les quatre articles réunis dans la première partie du volume proposent un panorama théorique sur les trois siècles. Tout d'abord, la Renaissance, avec l'étude d'un corpus d'écrits sur l'art (Alberti, Vasari, Vigenère) est abordée par Agnès Rees. Celle-ci cherche à montrer comment « le développement conjoint de la critique d'art et de la théorie poétique en Italie puis en France, entre la fin du XV^e et la fin du XVI^e siècle, construit une nouvelle approche de l'émotion esthétique qui, à son tour, conduit à redéfinir les contours et les enjeux de la langue littéraire » (p. 25). Ainsi, à l'instar de la peinture, la langue littéraire peut se donner comme enjeu de peindre les affects en vue d'émouvoir son lecteur. Les émotions sont alors perçues comme un principe et une fin de l'œuvre d'art.

Adrienne Petit s'intéresse pour sa part au débat sur la spécificité romanesque de la langue des passions amorcé à l'occasion de la sortie de *La Princesse de Clèves*. Cette querelle, qui oppose les tenants de l'emploi ostentatoire des artifices oratoires aux théoriciens – comme La Mesnardière – enclins à une langue du cœur dépourvue des affectations du style, débute par les *Lettres à la Marquise sur la Princesse de Clèves* (1678) dont l'auteure propose une succession de « micro-lectures ». Afin d'étudier « l'évolution de la théorisation linguistique de l'affectivité qui s'opère dans la seconde moitié du XVII^e s. » (p. 45), elle inscrit la réaction anti-rhétorique de Valincour dans le contexte théorique de son époque en la confrontant aux écrits de Charnes et de Du Plaisir.

Dans sa contribution malicieusement intitulée « La sincérité : degré zéro de la rhétorique ? », Philip Stewart questionne le lien entre transparence du langage et authenticité de l'émotion. Comment marquer la sincérité dans la langue sachant que l'émotion feinte utilise les mêmes ressources linguistiques que l'émotion sincère ? L'auteur examine les discours tenus par Rousseau, Marivaux,

Prévost et Crébillon et conclut à l'impossible transparence : « le langage de la sincérité s'avère foncièrement ambigu, puisque celui (vrai) de l'homme sincère ressemble absolument à celui (feint) du suborneur » (p. 77). L'expression de l'émotion authentique n'est donc pas incompatible avec la rhétorique.

Cette première partie se clôt sur l'article d'Élise Pavy-Guilbert, « Langue des émotions, langue de la nature, langue des origines », qui met en lumière la réflexion du XVIII^e siècle sur la langue des émotions pensée alors comme le reflet de la langue des origines. L'auteure travaille sur un corpus de lexicographes pour conclure qu'identifier et saisir la langue des émotions ramène à l'une des grandes interrogations du tournant des Lumières : le conflit naissant entre nature et culture. Elle examine tour à tour les deux orientations qui se dégagent des réflexions des auteurs du temps : d'une part, la langue des émotions liée à une mythologie des origines, à une langue primitive (Fraïn du Tremblay, Burnett, Maupertuis, Warburton, Turgot, Maine de Biran) ; d'autre part, la langue des émotions assimilée à la langue toujours naturelle du cœur et des affects (Condillac, De Brosses, Rousseau, Herder). Elle conclut en soulignant que les auteurs du XVIII^e siècle ont en commun, quelle que soit l'orientation défendue, de laïciser le débat et de poser les prémices de notre réflexion moderne sur la langue.

Partie 2 : Émotions et spiritualité

Les cinq contributions de la deuxième partie étudient la langue des émotions dans des corpus de textes chrétiens. Véronique Ferrer ouvre la réflexion en s'intéressant au lien qu'entretient la langue de la prière et la rhétorique du XV^e au XVII^e siècle. Elle montre comment l'éloquence élaborée par les poètes chrétiens traduit une conception envisageant la prière « comme une parole entravée, défaillante, balbutiante alors même qu'elle se fait entendre dans l'espace du poème comme une parole abondante, effusive, brûlante » (p. 117). L'auteure conclut que « la querelle du beau langage » qui oppose les protestants, tenants de la langue sincère, émotionnelle et antirhétorique des *Psaumes*, aux catholiques, fervents défenseurs de la langue fleurie, « cache au XVII^e siècle des enjeux politico-religieux qui ne peuvent plus se dire en ce siècle pacifié » (p. 118).

Pour sa part, Claire Fourquet-Gracieux, dans son article intitulé « Repenser l'éloquence. La passion de David au cœur des débats poétiques », s'intéresse au changement intervenu dans la poésie chrétienne au cours du XVI^e siècle. L'auteure met en lumière le rôle des *Psaumes* qui viennent soutenir la refonte de la rhétorique en favorisant « la fondation d'une poésie et d'une rhétorique qui vont à contre-courant du rationalisme ambiant et qui attribuent de la gravité aux émotions » (p. 135).

Dans son article intitulé « Émotions, hymnographie et liturgie à la Renaissance : sur quelques versions françaises du *Conditor alme siderum* (1561-1592) », Nicolas Lombard expose les manœuvres des auteurs catholiques qui, pour contrer le Psautier huguenot, brandissent le vieux fonds de l'hymnographie ecclésiastique. Il examine minutieusement les traductions des poètes catholiques Artus Désiré, Martin Séguier, Guy Le Fèvre de la Boderie et Michel Coyssard, après avoir situé « le climat affectif » du *Conditor alme siderum*, un *ambrosianus* anonyme du VII^e siècle, hymne des vêpres de l'Avent qui ouvre l'année liturgique. Dans sa conclusion, l'auteur expose les trois raisons qui expliqueraient, selon lui, pourquoi l'hymnographie catholique, bien qu'elle offre « une leçon des émotions » aussi riche que celle des *Psaumes*, n'a jamais réussi à les concurrencer : tout d'abord, les traductions témoignant de la sensibilité de leur auteur ou d'un contexte spirituel spécifique, ce qui plonge le fidèle dans une perplexité pour savoir dans quelle version de l'hymnaire il peut légitimement se reconnaître ; ensuite, la difficulté à trouver l'accompagnement musical adéquat et enfin les réticences de l'Église face aux traductions vernaculaires.

De son côté, Anne Régent-Susini nous propose une instructive enquête de sémantique lexicale autour du terme *émotion* dans la prédication au XVII^e siècle. Ce choix de corpus se justifie pleinement car la prédication considère l'émotion de manière ambiguë : à la fois expérience essentielle de l'homme et de son rapport à Dieu (l'émotion peut attester « du contact de l'homme avec la vérité divine », p. 167) et marque de son asservissement au corps (l'émotion désigne « l'emprise délétère du corps sur l'esprit », p. 163). L'étude lexicologique est très éclairante sur l'évolution sémantique des termes de ce champ. Au XVII^e siècle, l'émotion, c'est le mouvement : le terme conserve vivante la composante physiologique et motrice de l'émotion. C'est tout à fait le cas dans le genre de la prédication où l'émotion est liée à la passion. En effet, le discours sermonnaire active l'isotopie du

‘mouvement violent’ afin d’identifier la passion sensuelle et ses transports coupables à une mise en mouvement désordonnée et frénétique du corps sur laquelle ni l’âme ni l’esprit n’ont de prise. Néanmoins, l’émotion par son caractère ponctuel et transitoire n’est pas en soi dangereuse comme la passion : elle est une marque d’humanité, à l’image de la figure de Marie, « médiatrice émotionnelle » (p.176). Ainsi, cette étude lexicographique permet non seulement à l’auteure de constater le glissement sémantique du terme *émotion* qui, tout en conservant quelques vestiges de son sens de ‘mouvement’, s’articule de manière de plus en plus fréquente avec le terme *passion*, mais aussi de conclure à l’ambivalence fondamentale de l’affect dans la tradition chrétienne.

Jean-François Perrin clôt cette deuxième partie en consacrant une étude à « l’oraison affective de François de Sales à Rousseau ». Comme dans la contribution précédente, il propose une étude lexicologique sur « la constellation de l’affectif au XVIII^e siècle » (p. 180) mais dans la perspective d’interroger la place des émotions dans la vie contemplative. En cela, l’article s’éloigne parfois quelque peu de la thématique de l’ouvrage : il n’est alors plus question de la langue des émotions, mais bien des émotions. Son analyse débouche sur la conclusion selon laquelle la langue de l’émotion inventée par les auteurs du XVIII^e siècle (Marivaux, Prévost, Crébillon, Diderot, Rousseau) « procède très vraisemblablement, pour une part peut-être décisive mais que seule une enquête de grande envergure pourra établir, d’une conversion sémantique de la langue mystique héritée de la spiritualité salésienne et fénelonienne du XVII^e siècle » (p. 189). Conclure sur une telle hypothèse fragilise malheureusement la démonstration même si elle ouvre de riches perspectives de travail.

Partie 3 : Émotions et genre littéraires. Poésie, théâtre, roman

La troisième partie de ce volume est des quatre celle qui regroupe le plus grand nombre de contributions. Les sept articles qui la constituent présentent diverses perspectives sur la langue des émotions dans un ordre chronologique.

Tout d’abord, Benedikte Andersson s’intéresse aux adaptations françaises de l’« Ode à l’aimée » de Sappho à la Renaissance. L’intérêt de Baïf, Belleau et Ronsard pour cette œuvre antique s’inscrit, selon l’auteure, dans « une volonté profondément humaniste d’illustrer la poésie française par la restauration de modèles inédits, tant en termes d’autorité que de technique poétique » (p. 206). Elle souligne que le motif de la langue brisée développée par la poétesse grecque répond au thème pétrarquien du mutisme d’amour. L’auteure conclut au rôle fondateur de ce poème dans la recherche poétique de la Renaissance.

La langue de l’émotion amoureuse laisse place à celle du désespoir dans la contribution d’Emmanuel Buron. En étudiant « La complainte du désespéré » de Joachim du Bellay, celui-ci cherche à vérifier son hypothèse selon laquelle l’autorité du discours poétique tient davantage désormais à « l’engagement du locuteur dans sa parole, à son investissement subjectif » (p. 221). Par une analyse minutieuse, il met en évidence la manière dont le poète construit le désespoir du locuteur à partir de sa propre expérience sensible et montre ainsi « comment le discours poétique qui émerge au début des années 1550 répond au souci d’élaborer une manière nouvelle d’inscrire l’émotion dans le poème » (p. 222). Il conclut sur la formule paradoxale d’un Du Bellay « pétrarquien antipétrarquiste » (p. 244) puisque son œuvre se présente comme mimétique de l’intériorité et des émotions.

L’article de Bruno Méniel traite également de la Renaissance. Celui-ci s’intéresse à la langue des émotions dans le genre tragique, et plus précisément à « La langue de la colère dans *Aman* d’Antoine de Montchrestien ». L’auteur propose ainsi une étude lexicologique des noms de ce champ lexical afin de montrer que le choix des termes *despit*, *ire*, *cholere*, *courroux*, *fureur*, *rage* dépend souvent des autres passions qui la suscitent (mépris, vanité, présomption, orgueil, zèle, mélancolie, *etc.*) et qui sont présentes dans leur environnement textuel. Par exemple, le chœur décrivant le dépit d’Aman devant le refus de Mardochée de l’adorer diagnostique une colère pathologique, un « noirastre courroux » ; cet accès de colère mélancolique fait souhaiter au tyran en fureur les pires châtements célestes et révèle ainsi son *hybris*. L’auteur met ainsi en exergue le rôle central de la colère dans la tragédie, « un des moteurs qui animent la mécanique fatale. » (p.257).

Stéphane Macé propose un pont entre les siècles avec son étude de « La langue des émotions dans *Les amours tragiques de Pyrame et Thisbé* (1623) de Théophile de Viau ». Son objectif est de montrer la contribution décisive de Théophile de Viau à l’art théâtral puisque, selon lui, *Pyrame et Thisbé*

modifie en profondeur les contours du genre tragique en introduisant « l'une des césures les plus nettes de notre histoire littéraire » (p. 259). Néanmoins, l'auteur souligne à quel point certaines habitudes héritées de la Renaissance sont alors encore bien en place dans l'esthétique et examine quelques aspects de cette dialectique relatifs à la langue des émotions. Il conclut en soulignant que Théophile de Viau, en inventant un nouveau rapport au sensible, invente du même coup un nouveau langage.

Les trois dernières contributions de cette partie sont consacrées à la langue des émotions au XVIII^e siècle. Jean-Paul Sermain propose une étude de la langue comique des émotions chez Marivaux. Il démontre que l'adage « *less is more* » s'applique particulièrement bien au choix fait par l'auteur de la *Vie de Marianne* qui fait du silence le moment de la plus forte émotion :

L'émotion vient d'une faille dans l'argumentation, dans la progression d'un exposé, dans l'enchaînement du dialogue qui se manifeste soit par une suspension soit par le biais d'un changement d'interlocuteur, soit par un virage dans l'argumentation (p. 289).

Ainsi, l'émotion doit se frayer un chemin en se privant pour l'essentiel de figures et en semblant épouser la langue la plus ordinaire, la plus commune et la moins visible ; la langue des émotions n'est donc pas inscrite dans le discours, mais vient d'une disposition discursive.

Pour sa part, Sophie Marchand s'intéresse aux dramaturges et théoriciens (Lessing, Mercier, La Motte, Voltaire etc.) qui cherchent à mettre au jour « une langue originelle des passions », « cri primitif de la nature » (p. 298), dépouillée des oripeaux de la rhétorique. L'auteure montre que l'expressivité de cette langue originelle repose sur une conception musicale du pathétique, sur l'affectation d'un désordre dans le discours et sur la prédilection pour les tropes.

Catherine Ramond continue d'explorer les romans du XVIII^e siècle afin d'examiner les étapes de l'entrée du théâtre et du spectacle dans le genre romanesque. La langue des émotions fait ainsi irruption dans la bouche des personnages afin de « créditer le roman des effets supérieurs du théâtre » (p. 308). L'auteure s'intéresse tout particulièrement au style entrecoupé et aux différentes modalités de sa mise en œuvre par Marivaux, Rousseau et Diderot. Elle conclut de ses observations que le roman ambitionne ainsi de faire voir les émotions et de les susciter avec la même puissance que la *mimesis* dramatique.

Partie 4 : Les émotions dans les écrits factuels

La quatrième et dernière partie du volume regroupe trois contributions étudiant la langue des émotions dans des corpus qui ne relèvent pas explicitement de la littérature. Ces études permettent d'explorer utilement des corpus peu connus et peu étudiés mais tout aussi riches et dignes d'intérêt que les précédents.

Mathilde Bernard s'intéresse aux « déclarations de conversion » qui ont suivi la proclamation de l'Édit de Nantes. Elle regroupe sous ce terme des petits livres de 12 à 125 pages écrits par des convertis suffisamment renommés et éduqués pour expliquer les motifs de leur conversion. L'enjeu de son étude est de se demander si « dans le discours officiel sur la religion, au XVII^e siècle, l'émotion a sa place » (p. 331). En effet, dans ces déclarations stéréotypées qui reflètent beaucoup plus le discours de l'Église que le leur propre, les auteurs de ces textes intellectualisant et rationalisant le processus de conversion ne laissent, en apparence, pas grande place à l'expression des passions. L'auteure étudie tout à tour l'expression des émotions du converti et de l'apostat, et conclut que ces textes « éclairent ainsi sur le rôle fondamental que les émotions jouent dans la rhétorique de persuasion des instances religieuses » (p. 341).

C'est un tout autre corpus, celui d'un remarqueur oublié, que Gilles Magniont soumet à son analyse. Louis-Augustin Alemand, auteur des *Nouvelles observations, ou Guerre civile des François, sur la langue* (1688) a une manière intrigante de « décrire sous un jour satirique la promotion du "bon usage" » (p. 343). La lecture de cet ouvrage permet à l'auteur de revenir sur une idée reçue :

l'entreprise de normalisation de la langue, généralement considérée comme l'une des émanations triomphantes de la raison, pourrait bien nous apparaître comme une activité on ne peut plus incarnée, ou pour le dire d'un mot : troublée (p. 344).

En effet, comme un écho à notre actualité, l'auteur montre les traces de la remarquable intensité des débats et celles de la violence des prescriptions linguistiques dans le paysage apparemment lisse des

remarqueurs. Sa démonstration révèle l'intérêt de cet ouvrage qui ouvre « une brèche par où apercevoir, au-delà des discours de façade et des raisons souveraines, les feux de forêt d'une langue qu'on administre » (p. 356).

Enfin, ce volume se clôt sur la contribution d'Anne Coudreuse, intitulée « Émotion et détention. La langue des émotions dans quelques mémoires sur les prisons de la Révolution (Jourgniac Saint-Méard, Riouffe, Paris de l'Épinard, Mme de Duras) ». L'auteure démontre que les quatre récits choisis s'ancrent fortement dans un contexte littéraire non seulement par les références aux auteurs du XVIII^e siècle qu'ils contiennent mais aussi par le recours au « topos de l'inexprimable », très présent dans les romans de cette époque. L'originalité de cette contribution est de dégager de l'étude de ces quatre documents la notion d'« historiographème » désignant un détail émouvant de l'histoire « qui nous en fait sentir la présence, même s'il ne figurerait pas forcément dans un manuel ou une analyse de la période comme un trait significatif » (p. 368) comme, par exemple, quand Paris de l'Épinard décrit comment avec de la rouille, du charbon et un chalumeau de paille taillé avec les dents, il a pu écrire.

Une bibliographie en fin de volume reprend les références qui figurent dans les notes de bas de pages des articles. Elle est suivie d'un utile *index nominum* et des résumés des contributions. Ce volume riche et dense offre ainsi un panorama minutieusement documenté et varié sur la langue des émotions dans la littérature française des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

Julie SORBA
Université Grenoble Alpes – LIDILEM